

Le dernier jeu

Tristan Malavoy-Racine

Number 99, Fall 2003

Les monstres

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/14438ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Malavoy-Racine, T. (2003). Le dernier jeu. *Moebius*, (99), 61–64.

TRISTAN MALAVOY-RACINE

Le dernier jeu

Dans ma chambre d'enfant, il n'y avait pas de monstre sous le lit. Pas le moindre gargouillement, pas de soubresauts inquiétants au milieu de mes nuits. Pour tout dire, un monstre, il y en avait bien un, mais c'est sur le lit qu'il dormait. Ce monstre, c'était moi.

Le secret était bien gardé. En fait, mes proches ne voyaient en moi, ou faisaient semblant de ne voir, qu'un garçon comme les autres, un amateur de voitures *Hot Wheels* et de cartes de hockey. J'avais beau guetter l'effroi dans leurs yeux, il n'y passait jamais. Ni dans ceux de ma grande sœur Nadine, qui avait encore pour moi – j'avais neuf ans passés – les câlins d'une fillette pour sa poupée, ni dans ceux de ma mère, qui me couvait d'un regard aveugle à toute faute. Pauvre maman, étais-tu vraiment si naïve? Ou gardais-tu pour toi tes frayeurs?

Dans la cour d'école, malgré les coups d'œil soupçonneux de certains, qui me rappelaient que je n'étais pas de la place, je n'avais rien d'un paria, encore moins d'un individu dangereux. Au ballon-chasseur, on redoutait bien mon lancer, précis et puissant, mais sans plus. La partie terminée, mes copains blaguaient et se bouscuaient autour de moi comme si de rien n'était. Mes professeurs, eux, ne me prêtaient une attention particulière qu'en raison de mes très bons résultats, souvent les meilleurs de la classe. Partout, je frôlais des gens qui ne savaient rien de ma vraie nature. Nature qui ne s'était pas manifestée, il faut dire, depuis un bon moment, et encore jamais dans cette nouvelle ville où nous habitions depuis deux ans. Il m'arrivait de l'oublier moi-même, cette nature, de la laisser sous les couvertures le matin, comme un serpent après la mue.

Cette fois, la cachette est parfaite. Julien va s'approcher sans craindre ma présence. Dans cette cabane camouflée entre le coffre de bois et les coussins du sofa, nul ne pourra me voir. Et j'ai bien pris soin d'attacher mon cheval de bois sous l'escalier, à l'abri des regards...

Un soir, après la classe, ma liberté d'action dépassa complètement mes attentes. Dans l'autobus qui me ramenait à la maison, je m'étais assis à côté de Noémie, une blonde aux cheveux bouclés qui habitait à quelques rues de chez moi. Depuis une semaine, il y avait entre nous quelque chose d'étrange, de magnétique. Chaque fois que je la voyais, ça me chatouillait dans le cou et dans le dos. Mon ami Steve avait même entendu dire qu'elle aussi ressentait le frisson, mais j'ai longtemps hésité à tenter ma chance, convaincu que Noémie, avec ses yeux clairs comme l'eau des ruisseaux, allait percer mon secret. Et puis non. Quand j'ai posé ma main sur la sienne, entre ma boîte à lunch et la banquette brune de l'autobus, elle ne l'a pas retirée. Lentement, elle a même refermé ses petits doigts sur les miens. Noémie non plus n'avait rien vu.

Le craquement des pas qui se rapprochent. Moi qui respire de plus en plus vite, mais sans rompre le silence. Il ne faut surtout pas être repéré. Au moins, je suis certain que mon père ne jouera pas les shérifs en descendant au sous-sol: mes parents sont chez mon oncle Albert, et Nadine se fait bronzer en bikini sur le patio, comme une madame. Je suis seul dans la maison avec Julien. Julien qui mène sa mission avec beaucoup de sérieux; je l'entends avancer prudemment, attentif au moindre bruit suspect.

J'avais l'impression d'avoir en moi l'un de ces aliens tapis dans l'estomac de leur hôte, impassibles, invisibles, pourtant toujours prêts à surgir. Une fois, Noémie m'avait pressé fort contre elle, dans ses bras laiteux et maigrelets, et j'avais eu très peur que la bête ne s'éveille. J'avais moi aussi passé mes bras autour de son cou, et elle aurait été à la merci du monstre. Mais rien ne se produisit. Noémie l'avait échappé belle.

C'est curieux, avoir un monstre au creux de soi. On ne sait jamais quand il va s'animer, qui sera sa prochaine victime. Les monstres agissent d'instinct, comme et quand bon leur semble. J'ai très peu de contrôle sur le mien.

Julien est tout près maintenant. La ventouse de son fusil Fisher-Price pointe dans chaque recoin de la pièce, mais nulle part il n'aperçoit la cible. Il ressemble à Billy Duncan, dans le film qui passait à la télé ce week-end, quand ce cow-boy pourtant rusé, tellement sûr de ses moyens, se fait surprendre par un plus rusé que lui.

Soudain ces mots qui sortent de ma bouche: «La partie est terminée, Billy!» Puis, trouant la chaleur devenue moite de ma cache, la détonation. Sourde comme le noir, si violente que pendant deux secondes, il n'y a plus dans l'espace que deux billes remplies de stupeur et d'incompréhension. Les premières à voir mon vrai visage.

La fumée au bout du pistolet. Celui de mon père, qui l'avait laissé comme toujours dans ce coffre-fort dont je savais bien que la clé dormait dans le tiroir de l'établi. Chargé.

Le ventre de Julien éparpillé dans le sous-sol, son sang avalé par la moquette comme celui d'un cow-boy par le sable du désert. Puis mon cri horrifié. Qui sonne vrai. Tellement vrai.

J'en souris encore.

